

K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.

REVUE DIRIGÉE PAR JEAN DAIVE • CHEZ ÉRIC PESTY ÉDITEUR

TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS

1. — Le monde est tout ce qui arrive.

1.1 — Le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses.

1.11 — Le monde est déterminé par les faits, ces faits étant la totalité des faits.

1.12 — Car la totalité des faits détermine ce qui arrive et aussi tout ce qui n'arrive pas.

1.13 — Les faits dans l'espace logique constituent le monde.

1.2 — Le monde se dissout en faits.

1.21 — Une chose peut ou bien être ce qui arrive ou bien n'être pas ce qui arrive et tout le reste demeurer égal.

2. — Ce qui arrive, le fait, est l'existence d'états de choses.

NUMÉRO 1 • HIVER 2012

Félix GATIER

Poétique de K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.

à Céleste.

À l'automne 2024, paraissait le 27^e et dernier numéro de la précieuse revue *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.* dirigée par Jean Daive aux éditions Éric Pesty. Il s'agira ici de saluer l'importance de cette revue qui nous accompagna ces douze dernières années, nous aida à mieux lire et à pénétrer, du mieux que nous pûmes, l'énigme du texte.

K.O.S.H.K.O.N.O.N.G., en lettres capitales, quel plus beau nom pour une revue de poésie ? Après avoir mis sur pied *fragment* (3 numéros de 1970 à 1972), *fig.* (7 numéros de 1989 à 1992) et *Fin* (25 numéros de 1999 à 2006), c'est donc sous ce titre, à l'étrange consonance¹, que Jean Daive fonda en 2013 cette revue agrafée de vingt pages au papier épais, si belle en mains, et consacrée tant au texte qu'à l'image. Jean Daive, poète, homme de radio et revuiste infatigable se plaçait, ici, sous le signe de la poétesse américaine Lorine Niedecker (1903-1970) qui vécut une grande partie de sa vie dans sa cabane, au milieu de la nature, sur les rivages de la Rock River à l'embouchure du lac Koshkonong dans le Wisconsin.

1. Comme le rappelle Jean Daive, dans sa note d'intention présentant la revue, « il s'agit d'un mot indien Winnebago qui donne son nom à un lac important du Wisconsin ».

L'œuvre de Niedecker, grande amie du poète objectiviste américain Louis Zukovsky (1904-1978), ouvrait le premier numéro de la revue :

Mesdames, messieurs --
dix plumes de canards morts
sur boîtes de bières écrasées...
L'hiver
changera le poème.

Je m'arrête ici, bien que le poème, traduit par Daive, se prolonge sur plusieurs pages de la revue car me touche cet enjambement à l'apparente simplicité : « l'hiver / changera le poème ». C'est la saison, autrement dit le règne de la nature et de ses variations, qui imprègne cette œuvre. Celle-ci ne saurait être indépendamment du monde qui l'inonde.

Je me suis éloignée de la poésie
plusieurs mois

et maintenant je dois ratisser les feuilles
quand rien ne souffle

entre nos deux
maisons

On sait l'importance de la poésie américaine pour une grande partie des poètes français de la deuxième moitié du XX^e siècle. On se rappelle, évidemment, le rôle majeur joué par les éditions Orange Export Ltd (1969-1986) créées par Emmanuel Hocquard et l'artiste Raquel ainsi que les deux anthologies² élaborées, également, par Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud, publiées respectivement en 1986 et 1991 et consacrées aux poètes américains des années 1970 et 1980. Jean Daive, qui a lui-même traduit certaines œuvres du poète Robert Creeley, perpétue ce lignage. Kathy Acker, Norma Cole, Robert et Penelope Creeley, Larry Eigner, George Oppen, Rosmarie Waldrop, Elizabeth Willis sont ainsi présents

2. Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud, *21 + 1 Poètes américains d'aujourd'hui*, Delta, 1986, et Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud, *49 + 1 Nouveaux poètes américains*, Royaumont, 1991.

dans les pages de la revue. Me touche, parmi d'autres, le poème en prose « Blanc est une couleur » de Rosmarie Waldrop (1935-), publié à l'hiver 2015 dans la neuvième livraison de *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.* et composé de dix-neuf blocs de texte numérotés. J'en recopie ici trois fragments :

8 Nos corps ont appris sur des millions de générations à inhaler, incorporer ce que l'atmosphère nous procure. Mais la respiration te tire sous l'eau vers tes morts. Blanc sans recours. Alors que mes émotions se précipitent pour accueillir ce qui va suivre, tu ne peux te pencher en avant. Comme le fait une phrase. Vers un développement ou une conclusion.

10 La nuit, quand la lune est au sud et la pesanteur engourdie de sommeil, tu chevauches la courbe constante. Forme déplacée, éclipse, fausse étoile. Vers l'ouest de l'autre côté de la rivière endormie, des montagnes et une vaste plaine morne. Reprendre. L'enfant que tu étais et peindre en rouge Emporia. Jusqu'à ce que le monde ait suffisamment monté pour que soit vérifié le niveau de blanc dans ton sang.

14 Peu importe combien de débris, la difficulté à réparer, combien de murs et la lenteur. Je sais que tu veux être ici. Dans l'air vif. L'espace d'un mot, noir sur blanc rejoindra le néant. Que tu n'abandonneras pas les fruits de la terre. Ou les sortilèges de la lumière.

Saisit la clause de ce 14^e paragraphe : « Que tu n'abandonneras pas les fruits de la terre. Ou les sortilèges de la lumière ». Demeure, chez la poétesse née en 1935, une pulsion de vie, un attrait pour la splendeur du monde, une mise en mots, à vif, de l'expérience contemplative qui nous touche.

Il faudrait, aussi, dans cette brève évocation du domaine américain, mentionner la présence, dans la revue, de deux lettres de Kathy Acker (1947-1997) adressées au poète anglais Paul Buck, traduites par Martin Richet et qui constituent une intéressante documentation pour qui s'intéresse à l'écrivaine américaine. Grâce aux éditions Laurence Viallet, le lecteur français connaît, en effet, à présent relativement bien l'univers incandescent et ravageur de l'écrivaine et performeuse américaine (William Burroughs : « Acker is a postmodern Colette ») qui fut, un temps, l'assistante du philosophe Herbert Marcuse. Dans la *Deuxième lettre à Paul Buck*, traduite dans le numéro 22 de la revue, on trouve ces lignes toujours actuelles quant aux rapports de domination et à la liberté sexuelle :

Je finirai peut-être morte. Mais ça je ne le sais pas et puis si c'est beau on s'en fout le SM ne quitte pas le lit contrairement aux rapports ordinaires où tout le SM se fait en dehors du lit et c'est la merde dedans, comme avec mon cher mari Mr. Gordon qui vient de me téléphoner comment osé-je employer de VRAIS NOMS au cours de mes performances en particulier celui de sa petite amie parce que son con est sacré et n'ai-je en moi aucun respect. Oh un nouveau livre vient de sortir et il est en route vers vous !!! Non, je n'ai aucun respect. J'ai horreur de souffrir et je crierai. Des amis des amis des amis.

Outre le domaine américain, la revue *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.* offre une large place à des poètes comme Claude Royet-Journoud (né en 1941) et Anne-Marie Albiach (1937-2012). Ces deux auteurs sont présents à plusieurs reprises dans la revue mais occupent également une place centrale dans le catalogue des éditions Éric Pesty³. Se perpétue, ainsi, une communauté d'auteurs autour du noyau Daive-Albiach-Royet-Journoud apparu dans le champ poétique français à la fin des années 60 et entretenant une réelle proximité, que ce soit à travers la lecture réciproque⁴ ou la création de revues comme *Siècle à mains* qu'Albiach et Royet-Journoud fondèrent en 1963 en compagnie du poète Michel Couturier. D'Anne-Marie Albiach, sont reproduites, outre plusieurs séquences saisissantes de poèmes, quatre pages extraites de son journal⁵, écrites en février 2001 et intitulées « La vacuité de ce journal me défie. » Il s'agit-là d'un précieux document sur la poétesse et ses meurtrissures :

la vacuité de ce journal me défie.

j'allume la seconde lumière. cette fois-ci mal au rein – écoute scrupuleuse du corps – il se manifeste à de nombreuses reprises au cours de la journée. Je suscite peut-être ces manifestations maladives. Sans doute. Lassitude de ce « moi » – et de ce moi comme sujet permanent. De ce moi et de ce qui le constitue ou l'entoure – envie de destruction – c'est encore ce « moi » qui se manifeste là –

Faire intervenir l'objet –

3. En dehors de la revue *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.*, Éric Pesty a également édité plusieurs livres de ces deux auteurs majeurs de la poésie française. Voir ainsi Claude Royet-Journoud, *La poésie entière est préposition, nouvelle édition augmentée* (2023) et, dans la collection agrafée, Claude Royet-Journoud, *Kardia* (2009), Anne-Marie Albiach, *Celui des « lames »* (2013). On n'oubliera pas, non plus, de mentionner ici la magnifique traduction de « A » 9 (*première partie*) de Louis Zukofsky par Anne-Marie Albiach et publiée dans la même collection des éditions Éric Pesty en 2011.

4. Anne-Marie Albiach a précisé combien fut importante pour elle, au moment de l'écriture d'*État* (1971), la lecture du premier recueil de Jean Daive *Décimale blanche* (1967) et Daive a, lui-même, consacré plusieurs études à l'œuvre d'Albiach. On pense ici, entre autres, à son livre, fruit d'un dialogue entre les deux auteurs, *Anne-Marie Albiach, l'exact réel*, Éric Pesty (2006).

5. numéro 21, été 2021.

K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.

REVUE DIRIGÉE PAR JEAN DAIVE • CHEZ ÉRIC PESTY ÉDITEUR

12 septembre 68

carte
peinture
poème

truc
vert

soleil
couleur

qu'est-ce que l'abstrait qu'est-ce
que le concret

ce que les

pôles sont
lieux

bien sûr

pâte à papier

NUMÉRO 27 • AUTOMNE 2024

[La vie, dehors. Un point sur lequel la foudre va s'abattre. L'image recule. Jusqu'à ce peu de lumière au-dessus d'anciennes figures. Il y avait un étang, une statue. Derrière la vitre, elle s'abandonna au vertige... Ici la lumière meurt lentement dans les encoignures d'une pièce, ici on circonviendrait un monde minuscule, ici la surface, la mer ou le lointain perçu d'une terrasse. « ... un accessoire en mouvement. » Ne rien ajouter. Pourquoi la voit-on à peine quand le regard se porte vers cette partie du mur? Elle dessine un arbre. Tu es loin, tu n'es plus et je te parle. Ta chevelure comme une trace du vivant. L'autre bâtiment était blanc. Il ne sait rien de la ruine, de la détresse de tes murs. Des déchirements du sommeil. La fatigue coulait le long de son corps.]

CLAUDE ROYET-JOURNOUD

On s'en voudrait, à présent, de ne pas mentionner un extrait de l'œuvre de Claude Royet-Journoud tant certaines séquences, publiées dans la revue et plus tard reprises dans le livre *Une disposition primitive*⁶ saisissent par leur éclat, leur fulgurance et la part qu'elles ménagent à l'énigme du sens. Marquent également, dans cette œuvre, l'alternance du vers et de la prose et ce travail très fin de mise en page, cette réflexion sur la manière d'inscrire, de situer le texte sur la page, comme l'illustre cette colonne de texte⁷, encadrée par des crochets, appartenant à la séquence « LA NATURE DES ACTES TRANSITIFS » (voir ci-contre).

Si Jean Daive perpétue la circulation de ces voix majeures de la poésie française, il faut aussi noter l'ouverture de la revue, et plus généralement des éditions Éric Pesty, à toute une nouvelle génération de poétesses et de poètes. C'est le cas de Pauline Von Aesch ou de Luc Bénazet⁸ qui, tous deux, opèrent un renouvellement du vers et de l'écriture poétique, par un travail pour la première sur l'espacement des signes à l'intérieur de la phrase, ou sur le bégaiement du signifiant et la dissémination de lettres en liberté sur la page pour le second, dans la lignée de certaines pratiques issues du lettrisme et de la poésie sonore (on pense ici, notamment, aux œuvres de Christophe Tarkos et de Ghérasim Luca dont il conviendrait d'interroger l'influence sur un pan de la poésie française contemporaine).

Il faut, par ailleurs, souligner l'ouverture de la revue à d'autres formes d'expressions que la poésie. Signalons – parmi les nombreuses contributions qu'elle signe dans la revue –, la présence du diptyque de proses philosophiques de Michèle Cohen-Halimi⁹ « Objectivité épique » consacrées à l'écrivain allemand Thomas Mann. Michèle Cohen-Halimi¹⁰ invite à une relecture du roman

6. Claude Royet-Journoud, *Une disposition primitive*, P.O.L., 2024.

7. numéro 23, automne 2022.

8. Luc Bénazet est lui-même revuiste. Il dirige la revue de poésie *niqui cause*, également éditée chez Éric Pesty. Uniquement envoyée par la poste à ses abonnés, la revue est éditée deux fois par an.

9. L'amateur de revues pourra également s'intéresser, en particulier, à deux volumes de la philosophe Michèle Cohen-Halimi publiés aux éditions Éric Pesty : *L'Anagnoste* (2014) et *Les Grandeurs intensives, chapitre 2* (2021). Ces deux livres contiennent les recensions écrites par Michèle Cohen-Halimi de certains ouvrages de littérature et de philosophie pour la revue semestrielle *Anagnoste* dirigée par Claude Royet-Journoud et qui consistait en quatre pages insérées à l'intérieur du *Cahier Critique de Poésie* édité par le cipM.

10. En plus des livres dont elle est l'auteure, Michèle Cohen-Halimi prolonge ce travail d'écriture combinant philosophie et histoire de l'art dans une autre revue dirigée par Jean Daive : *Brille Babil, revue*

Doctor Faustus (1947) à la lumière des influences exercées par le philosophe Theodor W. Adorno et le musicien Arnold Schönberg sur Thomas Mann au moment de l'écriture du roman, lors de son exil californien durant la Seconde Guerre mondiale.

Par ailleurs, si Jean Daive diffuse relativement peu ses textes poétiques dans la revue, il agit davantage comme un passeur, dans la lignée de ses nombreuses contributions, sur France Culture, aux *Nuits magnétiques* où à *Peinture fraîche*, émission qu'il anima. On lira ainsi, avec profit, son entretien avec l'écrivain et cinéaste allemand Alexander Kluge¹¹ qui revient sur l'influence qu'exerça, sur lui, Adorno : « Adorno fait, en premier lieu, confiance à la parole et à l'oreille. C'est après seulement qu'il se préoccupe d'images. Il parle de l'« image dialectique ». Souvent ce n'est pas une image, mais elle appartient plutôt à l'invisible. Ce qu'est une image authentique requiert un examen précis. J'exerce le métier de cinéaste, mais je suis également iconoclaste dans la mesure où je suis la pensée d'Adorno. La quête des « images non vues » fait partie de mon travail. »¹²

Conformément à cette vaste *libido sciendi* de Jean Daive, la revue ne se limita jamais au texte poétique, même si celui-ci occupa une position centrale. On pourrait postuler que l'enjeu de *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.*, îlot dans le désert du réel, fut d'opérer un montage entre poésie, image et pensée, autrement dit de confronter la « littéralité de l'écriture à la picturalité de l'image produite par l'artiste et la réversion des deux pratiques : voir une page, lire une image. »¹³ L'image picturale occupa, en effet, une fonction importante dans cette revue. Il était indispensable, pour Daive, que tête et image se combinent. Au gré des numéros, le lecteur de la revue put observer des reproductions d'œuvres d'artistes comme Marlène Dumas, Jean-Michel Alberola, Gil J. Wolman, Jean-Pierre Bertrand,

de l'essai publiée aux Editions des Crépuscules. Elle y développe, d'un numéro à l'autre, une étude passionnante sur l'histoire du cinéma intitulée : « Raconter l'histoire du cinéma après André Bazin et Henri Langlois. Comment ? »

11. Alexander Kluge, élève du philosophe Adorno et assistant de Fritz Lang sur *Le Tombeau hindou* (1959) est notamment l'auteur du film *Anita G.* (1966). Le lectorat français l'a découvert récemment avec la publication des deux vastes volumes de *Chronique des sentiments* (2016-2018) publiés chez P.O.L., œuvre-monde fragmentaire sur le cinéma, la guerre et la pensée.

12. numéro 19, automne 2020.

13. Éric Pesty, à propos de la revue *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.*, pour le webzine *Diacritik*.

Jérémie Bennequin, Stéphane Bordarier ou encore certaines œuvres plastiques réalisées par des écrivains comme Anne-Marie Albiach, Norma Cole ou Jean Daive lui-même. Surtout, était patente, dans la revue, la volonté de montrer l'aspect visuel du texte, la graphie de l'auteur, le nerf du texte. Je pense à cette reproduction d'une lettre, ornée d'un dessin, du peintre Georges Braque à Jean Paulhan datée de 1953¹⁴, à cet envoi magnifique de Danielle Collobert à André Cazalas sur un exemplaire de *Meurtre*¹⁵ ou encore à cette reproduction d'une page d'un carnet daté de 1932¹⁶ de Ludwig Wittgenstein. Y est dessinée une portée musicale avec des notes et, en dessous, cette brève légende écrite par l'auteur du *Tractatus Logico-philosophicus* traduite en français. Qu'il me soit permis d'achever ce parcours joyeusement désorienté dans la revue *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.* par la reproduction de ces lignes de Wittgenstein :

Ce serait la fin
d'un thème que
je ne connais. Cela
m'est apparu aujourd'hui
alors que je réfléchissais
à mon travail dans la
philosophie et me soufflais :
« I destroy, I destroy,
I destroy - - - »

14. La lettre est reproduite dans le numéro 20 de la revue, paru à l'été 2021.

15. L'envoi de Danielle Collobert à André Cazalas, qui permet de découvrir la graphie de l'auteure, est reproduit dans le numéro 26 de la revue, paru au printemps 2024.

16. Cette page d'un carnet daté de 1932 est reproduite sur la dernière page du numéro 4 de la revue, paru au printemps 2014. Cette page a été redessinée par Marie-Thérèse Pesty, traduite et dactylographiée par Pierre Brullé.